

[Asie et Océanie](#)

À Paris, le photographe Kazuo Kitai expose le Japon rebelle des années 1960

L'un des plus célèbres photographes japonais est l'objet d'une grande rétrospective à Paris. L'occasion unique de découvrir l'œuvre de l'anticonformiste Kazuo Kitai et son travail sur les luttes étudiantes des années 1960 et la campagne nippone des années 1970.

[François Bougon](#)

1 mai 2026 à 13h19

C'est vers l'âge de 20 ans que Kazuo Kitai s'est plongé dans la photographie et le tumulte des années révolutionnaires au Japon, son pays. Presque par hasard, « *par la force des choses* », dit-il. Le jeune étudiant des années 1960 était l'un des rares à être acceptés dans les rangs des groupes de la gauche radicale de l'époque pour documenter leur engagement.

Quand d'autres photographes capturaient les activistes casqué-es de loin au téléobjectif pour la grande presse, lui évoluait dans ce milieu comme un poisson dans l'eau. Il avait leur âge, n'était pas forcément aussi engagé politiquement, mais il partageait leur quotidien. L'intégration s'est faite naturellement. Sa toute première photo, il l'a prise en 1964 lors d'une manifestation près de la base navale de Yokosuka, située dans la baie de Tokyo, contre la visite de sous-marins nucléaires états-uniens.



Kazuo Kitai à Paris le 28 avril 2026. © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Soixante ans plus tard, on peut voir ces premiers clichés, parmi 130 au total, à Paris, jusqu'au 25 juillet, dans le cadre d'une exposition rétrospective à la Maison de la culture du Japon. Des images en noir et blanc, parfois floues car prises pendant la nuit, qui par leur simplicité et leur radicalité reproduisent à merveille, pour celles et ceux qui ne l'ont pas vécue, l'énergie de ce moment.

À l'époque, il rassemble ses photos dans un livre autoédité qu'il baptise tout simplement Resistance (Teiko). « *Mais la critique fut mauvaise et il ne s'est pas vendu du tout* », dit-il dans un sourire. Malgré ses 81 ans, de son visage émane l'énergie de celui qu'il était dans les années 1960 au moment de sa jeunesse. On le rencontre dans la galerie et librairie parisienne Écho 119, où il expose aussi son plus récent travail, « *I.ro.ha, 1,2,3!* ».

Témoign des luttes étudiantes

Ce flop ne l'a pas poussé à abandonner. Par la suite, les commandes de journaux et de magazines lui ont permis de continuer de suivre l'agitation estudiantine. En pleine guerre du Vietnam, il suit ses camarades au moment de l'occupation des universités. On est en 1968. La mobilisation est mondiale, depuis les facs tokyoïtes jusqu'aux campus états-uniens, en passant par la Sorbonne et les rues de Paris.

Deux livres en sont nés, Barricade et Agitators. Le premier n'a guère été apprécié par les premiers et

premières concernées, car il les montre surtout dans leur vie quotidienne ; le second beaucoup plus parce qu'on les voit en action dans les manifestations.

Kazuo Kitai commence à se faire un nom, mais il doute. « Il y avait du mouvement et j'avais l'impression que je me contentais simplement de pointer ma caméra et de filmer. Je me disais que ça risquait de donner des images sans véritable initiative en tant que photographe. Alors, après quatre ou cinq ans, j'ai commencé à réfléchir à l'idée de photographe quelque chose de différent », raconte-t-il.



Unité de résistance des enfants, série Sanrizuka, Narita (département de Chiba), 1970. © Kazuo Kitai

L'urbain qu'il était jusqu'à présent quitte Tokyo et rejoint la communauté agricole de Sanrizuka, une sorte de ZAD avant l'heure qui s'oppose à la construction de l'aéroport international de Narita. Leur lutte est entrée dans l'histoire – certain-es résistent toujours – et Kazuo Kitai la documente pendant deux ans à partir de 1969.

Des étudiant·es ont rejoint les paysan·nes, ce qui établit un lien avec son travail précédent, cependant, note-t-il, « ce n'était pas seulement un lieu de lutte, c'était avant tout un endroit où vivaient des paysans » : « Et j'ai ressenti l'envie de photographier leur vie, leur quotidien. » L'un des maîtres qui l'a inspiré est le Français Eugène Atget. « Je l'admire énormément, il photographiait la vie des habitants de Paris, je me suis dit que la photographie devait aussi saisir la vie quotidienne. »

Découverte de la campagne

La campagne l'inspire. Le photographe des rebelles se révolte contre la tendance de l'époque à ne s'intéresser qu'à la ville en pleine expansion et sa vie agitée. « À cette

époque, toute la photographie se concentrait sur la ville, comme si photographe Tokyo permettait d'exprimer le Japon en train de changer, explique-t-il. Moi aussi, j'ai essayé de photographe Shinjuku [l'un des quartiers les plus animés de Tokyo – ndlr] comme les autres, mais ça ne me correspondait pas. Cette ambiance urbaine, dure, presque étrangère... j'ai voulu aller à l'encontre de ça. À l'origine, j'étais moi-même quelqu'un de la ville, je ne connaissais rien au monde rural. Justement, c'était une bonne chose, tout me paraissait nouveau. C'est pour ça que j'ai pensé que je devais photographe ce genre de vie. »

Le Japonais de la ville se transforme en photographe des campagnes pendant des années. « Après Sanrizuka, j'ai voulu photographe un Japon rural sans lutte, un mode de vie ancien, qui existait depuis longtemps, indique-t-il. C'est comme ça que j'ai commencé à photographe les villages. C'était un travail à travers tout le Japon. »

Le magazine *Asahi Camera* le finance avec la liberté d'aller où bon lui semble. « Pendant environ quatre ans, j'ai travaillé librement, raconte-t-il, et même après la fin de la série, j'ai continué. Finalement, pendant presque toute la décennie des années 1970, j'ai photographié la campagne. Et en définitive, j'ai rassemblé tout ça dans un livre vers 1980, comme une sorte de synthèse. » Avec To the Villages, le photographe connaît enfin un succès éditorial.

Il revoit aussi sa manière de considérer le sujet qu'il photographie. « Depuis que j'ai commencé à photographe Sanrizuka, je pense que mon travail consiste à enregistrer la relation entre mon sujet et moi. C'est une photographie qui n'existe que grâce à une relation de confiance avec les personnes photographiées. Ce n'est pas une photographie de dénonciation ou d'exposition, mais plutôt une photographie qui exprime un lien fort entre les gens », soutient-il.

Kazuo Kitai s'impose comme l'un des maîtres de la photographie au Japon. Il reste pourtant relativement méconnu au-delà des frontières nippones et notamment en France. Les deux expositions organisées à Paris permettent de le découvrir.

Jaune de Iroha, 2024 (photo de 1968). © Kazuo Kitai

La série qu'il présente à la galerie Écho 119 montre la voie nouvelle dans laquelle il s'est engagé. Il ne photographie plus, mais se plonge dans ses archives – quelque 3 500

pellicules de trente-six poses, soit 126 000 photos – pour les retravailler. Il déchire d’anciens tirages originaux, les recompose, peint dessus. Un geste expliqué dans le texte de présentation de l’exposition : *« J’ai pensé qu’en les déchirant, je me sentirais plus léger et pourrais alors envisager de nouvelles images. »*

« Cela me paraît plus intéressant, dit le photographe, et peut-être aussi plus significatif pour moi. J’ai 81 ans, j’ai du mal à suivre le monde actuel. Le rythme est trop différent, il vaut mieux faire des choses qui me conviennent davantage. » Il a laissé son appareil photo à l’hôtel. Et ce sont ses deux filles qui l’accompagnent qui se chargent de prendre des clichés. *« J’ai déjà beaucoup photographié,*

j’ai l’impression d’avoir fait le tour », dit-il. Une manière de voir le monde avec un regard neuf à 81 ans.

*

« Kazuo Kitai, l’éloge du quotidien. Soixante ans à photographier le Japon », exposition du 30 avril au 25 juillet à la Maison de la culture du Japon à Paris, 101 bis, quai Jacques-Chirac, 75015 Paris.

« I.RO.HA, 1,2,3 ! », du 29 avril au 11 juillet à la galerie Écho 119, 1 rue des Minimes, 75003 Paris.

François Bougon